ANALES DE FILOLOGÍA FRANCESA

Avant-propos

RITA RODRÍGUEZ VARELA
Universidad de Valencia
rita.rodriguez@uv.es

JAIME CÉSPEDES GALLEGO
Université d'Orléans, France
jaime.cespedes-gallego@univ-orleans.fr

MYRIAM MALLART BRUSSOSA
Universidad de Barcelona
mmallart@ub.edu

Cómo citar este artículo: Rodríguez Varela, Rita, Céspedes Gallego, Jaime, & Mallart Brussosa, Myriam. (2026). Avant-propos. *Anales de Filología Francesa*, 34, pp. 1-7. https://doi.org/10.6018/analesff.739471

Les déplacements de population, les exils politiques, les migrations économiques, les héritages coloniaux et les circulations accrues qui caractérisent les sociétés contemporaines ont profondément renouvelé les manières de penser l'identité. Les catégories qui avaient longtemps permis d'établir une correspondance relativement stable entre origine, langue, territoire, culture et appartenance nationale apparaissent désormais insuffisantes pour rendre compte d'un grand nombre de trajectoires individuelles et collectives. À la figure d'un sujet défini par son inscription dans un espace culturel supposément homogène se substituent de plus en plus des identités traversées par la mobilité, la pluralité des filiations, les déplacements linguistiques et la coexistence, parfois conflictuelle, de plusieurs mémoires.

Les termes employés pour désigner les écrivains et les écrivaines concernés par ces expériences témoignent eux-mêmes de cette difficulté de catégorisation : écrivains migrants, auteurs issus de l'immigration, enfants ou petits-enfants d'exilés, écrivains diasporiques, transnationaux, postcoloniaux, translingues, voix de l'entre-deux, représentants d'identités hybrides ou frontalières. L'abondance des dénominations ne relève pas simplement d'une hésitation terminologique. Elle révèle la difficulté même à faire entrer certaines trajectoires dans des cadres classificatoires fondés sur l'unicité de l'origine ou de l'appartenance. L'important travail collectif dirigé par Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner, *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)* (2012), a ainsi montré à quel point la migration et la mondialisation ont transformé le paysage littéraire français contemporain et rendu nécessaire la révision des catégories traditionnellement mobilisées par l'histoire littéraire.

Cette réflexion s'inscrit dans un renouvellement plus large des études consacrées aux identités diasporiques et postcoloniales. Stuart Hall, dans « Cultural Identity and Diaspora » (1990), invite à ne plus considérer l'identité culturelle comme une essence stable qu'il suffirait

de retrouver derrière les aléas de l'histoire. L'identité apparaît au contraire comme un processus, toujours situé, produit par l'histoire, la représentation et la différence. Elle ne renvoie donc pas uniquement à ce que nous sommes ou à ce que nous avons été, mais également à la manière dont nous nous positionnons par rapport aux récits du passé qui nous ont été transmis.

Cette conception dynamique trouve un prolongement majeur dans les travaux d'Homi K. Bhabha. Dans *The Location of Culture* (1994), les notions d'hybridité, d'interstice et de *Third Space* permettent de penser les configurations culturelles qui apparaissent lorsque plusieurs systèmes de références entrent en relation sans que l'un d'entre eux puisse définitivement absorber les autres. Le « tiers espace » ne désigne dès lors ni la simple addition de deux cultures ni un territoire médian condamné à l'indétermination. Il constitue un lieu de négociation susceptible de produire de nouvelles significations et de remettre en question les représentations figées de l'identité. Cette approche est particulièrement féconde pour l'étude d'écrivains qui ne se situent pas simplement « entre » deux mondes déjà constitués, mais dont l'écriture produit précisément un autre lieu depuis lequel ces mondes peuvent être relus.

La *Poétique de la Relation* (1990) d'Édouard Glissant permet également de déplacer la réflexion de la racine unique vers une conception relationnelle de l'identité. Aux généalogies closes et aux imaginaires de la filiation exclusive, Glissant oppose une pensée de la Relation, de la créolisation, de l'errance et de l'opacité. L'identité cesse alors d'être comprise comme la conservation intacte d'une origine et peut se construire dans la rencontre, l'altération réciproque et la pluralité. Paul Gilroy, dans *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness* (1993), a lui aussi montré la nécessité de dépasser les cadres strictement nationaux afin d'appréhender des cultures constituées par des circulations, des déplacements et des mémoires transfrontalières. Dans une perspective différente mais complémentaire, Avtar Brah, dans *Cartographies of Diaspora. Contesting Identities* (1996), insiste sur la nécessité de penser ensemble diaspora, différence et « diasporic space », c'est-à-dire l'espace dans lequel se rencontrent et s'entrecroisent celles et ceux qui ont migré, leurs descendants et les populations qui se pensent comme autochtones.

Ces propositions théoriques permettent de nuancer l'image de l'entre-deux comme simple déchirement. Celui-ci peut certes être le lieu d'une grande vulnérabilité : ne se reconnaître pleinement dans aucun des territoires auxquels on est renvoyé, être perçu comme étranger dans le pays où l'on est né et comme extérieur dans celui dont proviennent les parents ou les grands-parents, être sommé de choisir une langue ou une appartenance au détriment des autres. L'entre-deux peut toutefois devenir également une position d'énonciation. Ce qui apparaissait comme un déficit d'appartenance se transforme alors en capacité de déplacer le regard, d'interroger les évidences identitaires et de produire des configurations nouvelles.

L'analyse d'Abdelmalek Sayad constitue sur ce point un jalon incontournable. Dans *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (1999), il montre combien l'expérience migratoire est susceptible de placer le sujet dans une situation paradoxale : absent du pays quitté, il peut également demeurer symboliquement absent de la société dans laquelle il vit, lorsqu'il n'y est jamais pleinement reconnu autrement que comme immigré. Cette « double absence » acquiert une résonance particulière lorsque l'on déplace la réflexion vers les générations suivantes. Pour les enfants et petits-enfants, il ne s'agit plus nécessairement d'avoir connu personnellement le départ, la frontière ou la perte du pays d'origine. Pourtant, les conséquences du déplacement continuent parfois de déterminer les représentations familiales, les pratiques linguistiques, les silences, les fidélités et les manières de se définir.

L'exil doit donc être envisagé non seulement comme un événement biographique mais aussi comme un héritage. Edward W. Said (2000) rappelle combien l'expérience exilique

est indissociable de la rupture, de la séparation et de la perte, tout en reconnaissant qu'elle peut produire une vision contrapuntique du monde, construite à partir de plusieurs perspectives simultanées. Lorsque cette expérience se transmet aux générations qui n'ont pas directement vécu le déplacement initial, la question se déplace de l'expérience vers la transmission.

La notion de « postmémoire », élaborée par Marianne Hirsch et développée dans *The Generation of Postmemory. Writing and Visual Culture After the Holocaust* (2012), offre à cet égard un outil essentiel. Hirsch désigne ainsi le rapport entretenu par les générations suivantes avec des événements traumatiques qui ont précédé leur naissance mais dont les récits, les images, les comportements et les affects ont marqué leur enfance avec une intensité telle qu'ils participent à la construction de leur propre subjectivité. Pensé initialement à partir de la transmission de la mémoire de la Shoah, ce concept a ensuite nourri de nombreuses recherches sur d'autres héritages traumatiques. Il invite à examiner la manière dont des individus peuvent être profondément structurés par des événements qu'ils n'ont pas vécus eux-mêmes.

L'un des enjeux de ce monographique réside précisément dans le croisement de ces différentes temporalités. L'exil n'y est pas toujours vécu directement par celui ou celle qui écrit. Il peut être reçu comme récit, comme silence, comme nom de famille, comme accent, comme langue perdue ou conservée, comme représentation de la patrie d'origine, comme mémoire politique ou comme sentiment diffus d'étrangeté. L'héritage n'est cependant jamais une reproduction à l'identique. Chaque génération trie, réinterprète, conteste et réélabore ce qui lui a été transmis. En ce sens, écrire l'héritage revient moins à restituer fidèlement un passé qu'à négocier la place que ce passé peut occuper dans le présent.

Cette question est étroitement liée à celle de la langue. Pour de nombreux écrivains étudiés ici, l'entre-deux identitaire est également un entre-deux linguistique. La langue de l'écriture ne coïncide pas nécessairement avec celle des parents, de l'enfance familiale ou du territoire auquel se rattache la mémoire des ascendants. Elle peut être à la fois langue d'appartenance, langue d'accueil, langue imposée par l'histoire, langue acquise ou espace de liberté. La réflexion de Myriam Suchet sur *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues* (2014) est particulièrement éclairante à cet égard : les textes situés « à la croisée des langues » montrent que la pluralité linguistique ne se réduit pas à la présence visible de plusieurs idiomes dans une œuvre. Une langue apparemment unique peut conserver l'empreinte d'autres langues, en faire entendre l'absence ou laisser apparaître les tensions que leur rencontre produit.

La littérature francophone et les études postcoloniales ont largement contribué à renouveler ces interrogations. *Littératures francophones et théorie postcoloniale* (1999) de Jean-Marc Moura a constitué en France une étape importante dans l'introduction de perspectives permettant d'analyser les rapports entre littérature, histoire coloniale, position d'énonciation et imaginaires culturels. Depuis lors, la remise en cause des découpages entre littérature « française », littératures « francophones » et écritures migrantes a rendu particulièrement visible un paradoxe : des écrivains peuvent être pleinement inscrits dans la langue et le champ littéraire français tout en continuant à être perçus à travers une origine qui les maintient symboliquement à la périphérie.

Cette tension est au cœur du présent volume. Elle concerne les auteurs ayant eux-mêmes connu la migration ou l'exil, mais aussi ceux qui sont nés en France ou y ont grandi et pour lesquels l'étrangeté relève d'un héritage plutôt que d'un déplacement personnel. À cet égard, l'idée d'« identités meurtrières » développée par Amin Maalouf (1998) demeure particulièrement actuelle. Maalouf refuse la réduction d'un individu à une appartenance unique et montre combien l'injonction à choisir entre plusieurs composantes de soi peut devenir une source de violence. La pluralité ne constitue pas ici un problème à résoudre : le

problème naît plutôt lorsque les sociétés refusent de reconnaître qu'une identité est nécessairement composée de plusieurs appartenances.

Le titre de ce monographique, *Identités plurielles et héritages de l'exil : écrire depuis l'entre-deux*, part de cette hypothèse. Il ne s'agit pas de faire de l'entre-deux une nouvelle catégorie stable venant remplacer les précédentes, mais de l'envisager comme un point d'observation permettant d'interroger les mécanismes de construction, d'assignation et de recomposition identitaires. Les contributions rassemblées abordent des contextes historiques et géographiques différents : exil républicain espagnol, dictatures latino-américaines, migrations postcoloniales, relations franco-maghrébines, expériences afropéennes ou interrogations sur la définition contemporaine de l'identité française. Elles montrent cependant toutes que l'héritage du déplacement ne se résume jamais à une origine géographique. Il engage également des langues, des mémoires, des corps, des relations familiales, des silences et des formes littéraires.

Dans ces œuvres, l'écriture constitue souvent un territoire possible. Elle permet de revenir sur les absences et les fractures sans prétendre nécessairement les réparer ; elle donne forme à ce qui a été tu ou transmis de manière lacunaire ; elle permet de reformuler une généalogie, de confronter les différentes composantes de soi et, parfois, de convertir l'étrangeté en position créatrice. La littérature ne supprime donc pas l'entre-deux : elle apprend à l'habiter.

C'est cette pluralité de configurations que donnent à voir les huit études réunies dans ce volume.

La contribution de Domenico Cambria ouvre le parcours avec une étude du rapport entre langue, identité et altérité à partir d'un dialogue entre Jacques Derrida et Abdelkébir Khatibi. Son étude met en évidence le caractère profondément déstabilisateur de l'écriture dès lors que la langue cesse d'être pensée comme une propriété naturelle du sujet. Derrida, à travers son expérience paradoxale d'une langue vécue à la fois comme sienne et comme langue de l'autre, et Khatibi, notamment dans *Amour bilingue*, permettent de penser l'identité de l'écrivain non comme clôture mais comme exposition à l'altérité. Choisir, habiter ou traverser la langue de l'autre implique dès lors un déplacement de soi. L'entre-deux n'est plus seulement territorial ou généalogique : il devient linguistique et énonciatif.

Jaime Céspedes Gallego s'intéresse à une forme différente d'héritage à travers la figure de Jaime Semprun, fils de Jorge Semprún. L'article interroge le poids d'un nom et d'une filiation prestigieuse susceptibles de condamner un individu à n'exister publiquement qu'en référence à la figure paternelle. À rebours de cette assignation, Jaime Semprun construit son propre itinéraire intellectuel dans la France de l'après-1968, notamment à travers sa proximité avec Guy Debord et le situationnisme, son activité d'écrivain, de traducteur et d'éditeur, ainsi que la fondation des Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances. L'étude fait ainsi apparaître une autre modalité de l'héritage : non plus seulement ce que l'on cherche à préserver, mais également ce dont il devient nécessaire de se démarquer pour conquérir une identité propre. La filiation est ici travaillée par la distance, le refus et la construction volontaire d'une position intellectuelle autonome.

Carla Figueiras Catoira poursuit cette interrogation des identités composites à partir de *Tous tes enfants dispersés* (2019) de Beata Umubyeyi Mairesse. L'analyse des parcours de Blanche, Samora et Stokely met en évidence plusieurs façons de construire et de vivre une identité métisse dans un contexte marqué par la dispersion, les absences et les silences. La transmission n'y repose pas sur une généalogie assurée mais sur des continuités fragiles, des mémoires incomplètes et le poids du regard extérieur. L'étude montre notamment combien le sentiment de légitimité, la crainte de ne jamais appartenir pleinement à un groupe et la difficulté à identifier des racines stables influencent les processus de construction de soi. La mémoire acquiert dès lors une fonction essentielle : elle ne restitue pas une identité originelle,

mais fournit aux personnages des éléments à partir desquels inventer leurs propres formes d'appartenance.

Pauline Jankowski consacre sa contribution au vaste projet autobiographique de Santiago H. Amigorena, *Le Dernier texte*. Les exils successifs de l'enfance, la mémoire familiale, le silence et la fragmentation identitaire s'y articulent à une entreprise littéraire qui transforme progressivement la page en territoire. L'étude stylistique proposée montre comment l'étrangeté devient à la fois thème et principe d'écriture. La figure d'un narrateur « éparpillé », la relation complexe entre silence et parole ainsi que certains choix de focalisation contribuent à la singularité d'une œuvre qui cherche à donner une forme à l'expérience de la dispersion. Écrire revient dès lors à conquérir un espace nouveau, à inventer une « langue étrangère » et à accomplir, par le texte, un processus de reterritorialisation.

Myriam Mallart Brussosa examine ensuite la dramaturgie de Penda Diouf et les figures d'enfants issus de l'immigration qu'elle met en scène. L'étude analyse la manière dont le théâtre rend visibles des corps et des identités que certains imaginaires sociaux construisent comme étrangers, excessifs ou « monstrueux ». Le déracinement, le racisme, les violences institutionnelles et la mémoire coloniale y produisent des effets qui se transmettent d'une génération à l'autre et s'inscrivent jusque dans les corps. Mais la monstruosité cesse précisément d'être un stigmate lorsqu'elle est reprise par l'écriture : elle devient puissance de transformation et de contestation. L'espace théâtral apparaît ainsi comme un lieu où les identités afropéennes peuvent se dire en dehors des cadres réducteurs qui leur sont assignés et où les figures féminines, notamment, élaborent des formes contemporaines de résistance et de marronnage.

La contribution d'Irina Charlotte Ranaivosoa élargit la réflexion à la question de l'identité nationale elle-même. À partir de *Qu'est-ce qu'être français ?*, ouvrage collectif publié en 2009 par l'Institut Montaigne, elle examine les différentes manières de dire l'appartenance française et les formes de violence que peut produire une conception homogène ou exclusive de celle-ci. Sa lecture, inscrite dans le champ des études de paix, cherche à dépasser l'essentialisation identitaire au profit d'une définition plurielle des appartenances. La confrontation de ces discours avec plusieurs œuvres littéraires – notamment celles d'Isabelle Alonso, Faïza Guène, Penda Diouf, Polina Panassenko et Laura Alcoba – permet de faire apparaître la littérature comme un espace privilégié de remise en cause des frontières symboliques de la communauté nationale. La question « qu'est-ce qu'être français ? » cesse dès lors d'appeler une définition unique : elle devient l'occasion d'interroger les conditions d'une appartenance capable d'intégrer la pluralité des histoires et des héritages.

Rita Rodríguez Varela revient sur l'héritage de l'exil républicain espagnol à travers les autofictions d'Isabelle Alonso. Née en France de parents espagnols exilés, Alonso appartient à une génération qui n'a pas elle-même connu le départ de 1939 mais qui grandit dans un univers profondément façonné par celui-ci. L'article étudie ainsi les effets identitaires d'un exil transmis : tension entre France et Espagne, coexistence de plusieurs langues et mémoires, sentiment persistant d'étrangeté et difficulté à faire coïncider identité administrative, culturelle et affective. L'écriture offre cependant un espace dans lequel ce conflit peut être interrogé et reformulé. Loin de conduire à l'abandon de l'une des appartenances au profit de l'autre, les récits d'Alonso font apparaître la possibilité d'« habiter » l'héritage et de construire une identité qui assume la complexité même de sa filiation.

Enfin, Diego Serrano Espegel analyse *La Lumière et l'Oubli* (2009) de Serge Mestre à partir de la transmission du traumatisme de l'exil républicain espagnol à la deuxième génération. La quête du passé s'y confond avec une quête identitaire qui met en relation mémoire individuelle et histoire collective. Le roman interroge la capacité de la fiction à lutter contre l'effacement du passé tout en évitant d'en faire une simple reproduction. L'exil

apparaît ainsi dans toute son ambivalence : expérience de perte et de rupture, il peut également devenir, lorsqu'il est réinterprété depuis le présent, le point de départ d'une recomposition des appartenances. Entre France et Espagne, le personnage hérite moins d'une identité déjà constituée que d'une histoire qu'il lui appartient de comprendre, d'interroger et de transmettre.

La diversité des corpus et des approches réunis dans ce volume interdit donc toute définition univoque de l'entre-deux. Celui-ci peut prendre la forme d'une filiation problématique, d'un héritage traumatique, d'un conflit de langues, d'une mémoire lacunaire, d'un corps rendu étranger par le regard social, d'un espace postcolonial ou encore d'une appartenance nationale dont les frontières demandent à être repensées. Dans tous les cas, il rend visibles les limites des conceptions identitaires fondées sur la pureté, la continuité et l'exclusivité.

Les textes étudiés montrent surtout que l'héritage n'est jamais pure passivité. Être héritier ou héritière d'un exil, d'une migration, d'une langue minorée, d'une mémoire familiale ou coloniale ne signifie pas reproduire mécaniquement ce qui précède. L'héritage est choisi, refusé, reconstruit, déplacé et parfois inventé à partir de fragments. C'est précisément dans cet écart entre transmission et réappropriation que la littérature trouve l'un de ses espaces les plus féconds.

Écrire depuis l'entre-deux revient alors moins à écrire depuis un non-lieu qu'à créer un lieu. La page peut devenir cet espace dans lequel des appartenances que les catégories sociales présentent comme incompatibles cessent de devoir s'exclure. Elle autorise la coexistence des langues, des territoires, des généalogies et des mémoires ; elle permet de transformer la fracture en relation et l'étrangeté en point de vue. L'ensemble des contributions de ce monographique invite ainsi à ne plus considérer les identités plurielles comme des identités incomplètes, mais comme des configurations à part entière, capables de mettre en question les frontières à partir desquelles continuent de se penser la littérature, la langue et la communauté.

Références bibliographiques

Bhabha, Homi K. (1994). *The Location of Culture*. Routledge.

Brah, Avtar. (1996). *Cartographies of Diaspora: Contesting Identities*. Routledge.

Gilroy, Paul. (1993). *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*. Harvard University Press.

Glissant, Édouard. (1990). *Poétique de la Relation*. Gallimard.

Hall, Stuart. (1990). Cultural identity and diaspora. Dans Jonathan Rutherford (éd.), *Identity: Community, Culture, Difference* (pp. 222–237). Lawrence & Wishart.

Hirsch, Marianne. (2012). *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*. Columbia University Press.

Maalouf, Amin. (1998). *Les Identités meurtrières*. Grasset.

Mathis-Moser, Ursula, & Mertz-Baumgartner, Birgit (dirs.). (2012). *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*. Honoré Champion.

Moura, Jean-Marc. (1999). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Presses Universitaires de France.

Said, Edward W. (2000). *Reflections on Exile and Other Essays*. Harvard University Press.

Sayad, Abdelmalek. (1999). *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Seuil.

Suchet, Myriam. (2014). *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*. Classiques Garnier.